

Chimamanda Ngozi Adichie : L'enlèvement de mon père

Article paru dans le **New York Times** du 30 mai 2015, **Chimamanda Ngozi Adichie : My father's kidnapping**, traduit par Mona de Pracontal.

Mon père a été kidnappé au Nigeria un samedi matin, fin mai. Mon frère m'a appelée pour me prévenir, et soudain le monde n'a plus contenu assez d'air respirable. Mon père a 83 ans. C'est un homme petit, calme, heureux, qui a l'humour espiègle et badin, et une foi en Dieu lumineuse. Une très belle peau foncée, dépourvue de rides ; de rares touffes de cheveux argentés ; une vie digne et stoïque, à l'aune de ses responsabilités en tant que fils aîné d'une famille ibo.

Boursier du US-AID dans les années 1960, il a obtenu un doctorat à Berkeley puis est devenu le premier professeur de statistiques du Nigeria. Il a élevé ses six enfants ainsi que de nombreux proches, enseigné 50 ans à l'Université du Nigeria. Aujourd'hui il se moque de lui-même, de sa lenteur pour monter l'escalier, de son téléphone portable qu'il oublie tout le temps. Il parle souvent de son enfance, avec une sagesse pétrie de tendresse, dévide de longues histoires attachantes et décousues.

J'enregistre parfois ses proverbes ibos, ses expressions. Diabétique discipliné, il marche tous les jours et on peut le voir, après les repas, noter consciencieusement dans un carnet sa quantité en grammes de féculents ingérés. Il passe des heures entières penché sur ses Sudoku. Il avale une poignée de cachets tous les jours. La génération à laquelle il appartient touche à son crépuscule.

Le matin de son enlèvement, il avait un sac que ma mère lui avait préparé, contenant de l'okpa, des pommes et une bouteille d'eau. Il était à l'arrière de sa voiture, le chauffeur au volant, roulant sur une portion de route peu fréquentée entre Nsukka, la ville universitaire où il habite, et Abba, notre ville ancestrale. Il allait participer à une réunion traditionnelle d'hommes de sa classe d'âge. Un trajet de deux heures. Ma mère prévoyait un déjeuner tardif à son retour : de l'igname pilée et une sauce fraîche. Quand l'un des deux voyageait seul, ils s'appelaient toujours. Cette fois-ci, il n'appela pas. Elle l'appela : son téléphone était éteint. Ils n'éteignaient jamais leurs téléphones. Heure après heure, elle l'appela, et c'était toujours éteint. Plus tard, le téléphone de ma mère sonna et, bien que le numéro de mon père s'affichât, ce fut un étranger qui parla : « Nous avons votre mari ».

Les enlèvements ne sont pas rares dans le Sud-Est du Nigeria et contrairement au delta du Niger, où des étrangers en sont la cible, ici ce sont des personnalités locales en vue ou des gens riches qui sont visées. Il n'empêche, leur nombre a diminué ces dernières années et peut-être est-ce pour cette raison que, passé le choc initial, ma réaction fut la surprise.

Ma famille, déjà très unie, a resserré les rangs encore davantage, et nous avons tous monté la garde à nos téléphones. Les kidnappeurs avaient dit qu'ils rappelleraient, mais ils ne l'ont pas fait. Nous avons attendu. Le désir d'accélérer le temps m'engourdissait l'âme, la rongeaient. Ma mère emportait son téléphone partout avec elle et l'entendait sonner parfois même quand il ne sonnait pas. L'attente était insupportable. J'imaginai mon père en coma diabétique. J'imaginai son cœur d'octogénaire flancher.

« Comment peuvent-ils infliger une telle violence à un homme qui ne tuerait pas une fourmi ? » gémissait ma mère.

Ma sœur disait : « Papa s'en tirera parce que c'est un homme de vertu ». En temps normal je n'utiliserais jamais ce mot-là, « righteous », sans une intention péjorative. Mais quelque chose avait changé dans ma perception de la langue. Le vernis d'ironie avait craqué. Ça sonnait juste. Plus tard, je me suis répété la même chose. Mon père allait s'en tirer parce que c'était un « homme de vertu. »

J'ai compris, alors, le silence qui entoure les kidnappings au Nigeria ; j'ai compris pourquoi les familles ont tendance à en dire si peu, même après. Nous étions paranos. Nous ne savions pas si parler publiquement de ce qui se passait serait susceptible de mettre la vie de mon père en danger ou non, si les voisins étaient complices, si un autre membre de la famille pouvait être enlevé lui aussi.

« Mon mari est-il vivant ? » demanda ma mère, d'une voix qui se brisa, quand les ravisseurs rappelèrent enfin. « Ferme-la ! » rétorqua la voix d'homme. Ma mère l'appela « mon fils ». À quelques reprises aussi, elle lui dit « Monsieur ». Tout pour éviter de le contrarier. Elle supplia, implora, expliquant que mon père était malade, que la rançon était trop élevée. Comment marchande-t-on la vie de son mari ? Comment parle-t-on du compagnon de toute une vie sur le ton terne d'une transaction commerciale ?

« Si vous ne nous donnez pas ce que nous voulons, vous ne verrez jamais son corps mort », dit la voix.

Mon grand-père paternel est mort dans un camp de réfugiés pendant la guerre entre le Nigeria et le Biafra, et toute sa vie mon père a été hanté par la pensée de sa mort anonyme, de sa tombe inconnue. Ces mots-là : « vous ne verrez jamais son corps mort », nous ont tous ébranlés.

Le mélodrame hideux du kidnapping fonctionne parce qu'il exploite la plus précieuse des émotions humaines : l'amour. Ils ont donné le combiné à mon père, et sa voix n'était qu'une ombre pâle d'elle-même : « Donnez-leur ce qu'ils veulent, nous a-t-il dit. Je ne survivrai pas si je reste ici plus longtemps. » Mon père si stoïque. Il ne s'était passé que trois jours, mais nous avions l'impression que ça faisait trois semaines.

Des amis appelaient et demandaient les coordonnées bancaires pour contribuer à la rançon. On avait une impression d'irréel. Y a-t-il des gens, dans une situation pareille, qui peuvent se sentir dans la réalité ? me suis-je demandé. La course pour rassembler l'argent en une seule journée. La lourdeur menaçante du sac de billets. Mon frère qui le dépose, par un itinéraire tout en détours, dans un bois.

Plus tard dans la soirée, mon père a été mené à une clairière et libéré.

Pendant qu'on lui mesurait la tension et le taux de glycémie, mon père s'employa à nous rassurer, répétant qu'il allait bien, et à nous remercier tant et plus d'avoir fait tout notre possible. C'est la personne qu'il sait être : le protecteur, le père, et il se glissa dans ce rôle presque par auto-défense. Mais son mental était fissuré. Sa démarche alourdie. Son dos contusionné.

« Ils m'ont dit de grimper dans le coffre de leur voiture, raconta-t-il. J'allais le faire, mais l'un d'eux m'a attrapé et il m'a jeté dedans. Jeté. Le coffre était plein de tout un fatras et je me suis cogné la tête contre quelque chose. Ils roulaient vite. Il y avait beaucoup de cahots. »

J'ai imaginé cet homme tout en finesse ratatiné dans le coffre d'une voiture rouillée. En moi la colère l'emporta sur le soulagement : qu'il ait pu subir un tel outrage, dans sa chair et son esprit !

Il avait parlé avec eux, pourtant. « J'ai essayé d'atteindre leur côté humain, dit-il. Je leur ai dit que je m'inquiétais pour ma femme. »

Le lendemain, mes parents étaient à bord d'un avion qui les emmenait aux Etats-Unis, loin de la masse indistincte et souillée qu'était devenue le Nigeria.

À la libération de mon père, nous avons tous pleuré comme si c'était fini. Mais alors qu'une chose s'achevait, une autre commençait. J'étais en proie à la panique ; je n'arrivais pas à dormir ni à me concentrer, j'étais sur les nerfs et redoutais qu'il arrive autre chose de grave. Et puis il y avait ma culpabilité, triste et bien réelle : il avait été choisi à cause de moi. « Demande à ta fille l'écrivain d'apporter l'argent », lui avaient dit les ravisseurs, parce qu'au Nigeria, quand on est dans les journaux, quand on est connu, ça veut dire qu'on est riche. J'étais hantée par l'image de mon père enfermé dans l'obscurité brutale d'un coffre de voiture. Qui avait fait ça ? Il fallait que je le sache. Commença pour nous une valse aux déconvenues avec les autorités. Nous avons tout de suite déclaré l'enlèvement et le premier choc ne se fit guère attendre : les fonctionnaires de la sécurité publique de mon état de naissance nous demandèrent de verser une grosse somme pour le matériel d'enquête et de lutte contre les enlèvements – une somme assez élevée pour payer le loyer d'un trois pièces à Lagos pendant un an. Ce, en dépit du fait que j'avais eu le privilège d'obtenir des assurances personnelles de la part de responsables très haut placés.

Comment faisaient les autres familles dans cette situation ? me demandais-je. Les autorités fédérales nous dirent qu'il leur fallait le feu vert de la capitale, Abuja, et que c'était à nous de le solliciter. Nous avons passé d'innombrables coups de fil, en proie à un sentiment d'impuissance croissante. On aurait dit qu'avec la libération sur rançon de mon père, le crime lui-même avait disparu. Etre confronté à ce ventre mou, découvrir la vacuité derrière les proclamations du gouvernement sur la sûreté des citoyens, fut un choc terrible.

Aujourd'hui mon père sourit et plaisante, même sur son enlèvement. Mais il suffit d'un grondement de mixeur électrique ou de tondeuse à gazon et il se réveille en sursaut de sa sieste, les yeux en mode alerte. Au beau milieu d'un repas, sans raison particulière, il raconte un détail sur la chambre pleine de moustiques où il était enfermé, ou sur le bandeau rêche qui lui couvrait les yeux. Ce qui me rend le plus triste, c'est qu'il n'oubliera jamais.

